

Québec français



Le Seigneur des anneaux Sommes-nous si loin du Moyen Âge?

Christiane Lahaie

Numéro 125, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59594ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

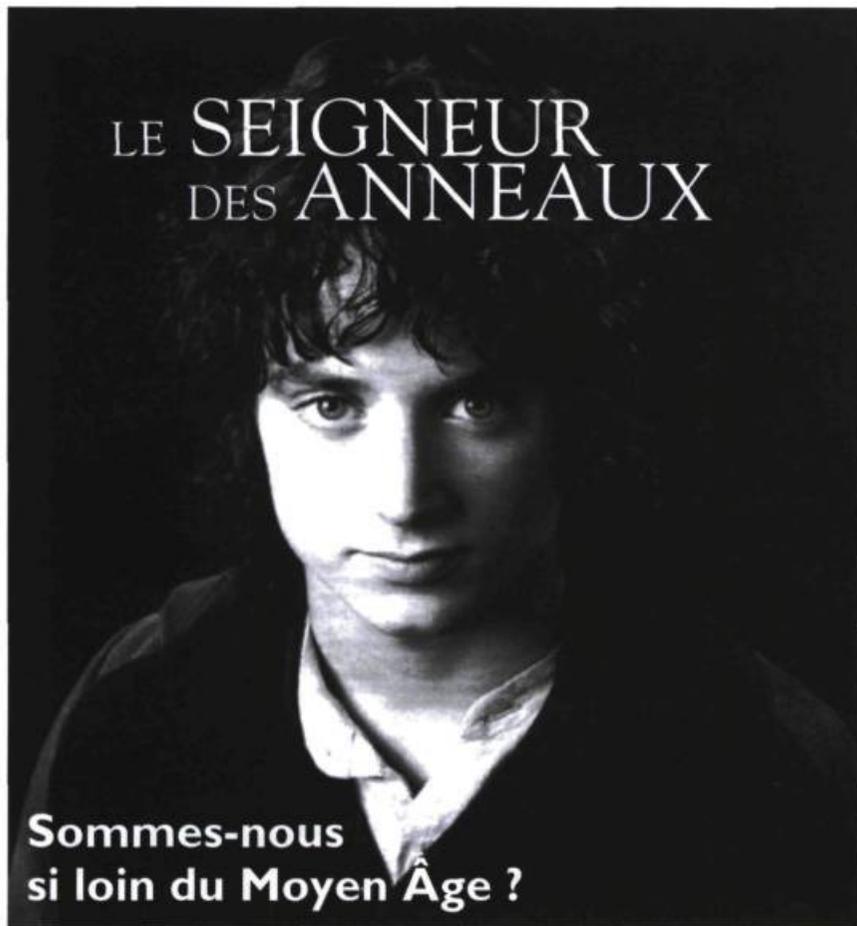
0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lahaie, C. (2002). Compte rendu de [*Le Seigneur des anneaux* : sommes-nous si loin du Moyen Âge?] *Québec français*, (125), 94–95.



CHRISTIANE LAHAIE*

Le magasinage en ligne a bien failli me détourner du droit chemin ; j'avoue même avoir été tentée par la figurine de Legolas. Mais qu'on ne s'y trompe pas, la profusion de produits dérivés, inspirés du dernier film de Peter Jackson, n'est pas ici un signal de médiocrité. En effet, *Le Seigneur des anneaux*, version française de *The Lord of the Rings*, adapté du roman épique de J. R. R. Tolkien, une co-production Nouvelle-Zélande-États-Unis, me semble une éclatante réussite. Bien sûr, Jackson en met parfois trop ; on n'échappe pas à son passé de cinéaste de l'horreur aussi facilement. Le spectateur, lui, ne peut que rester estomaqué devant cette œuvre vertigineuse, maîtrisée et envoûtante.

Bon. Je l'avoue humblement. Je suis une fan de Tolkien et de son univers résolument macho. Je suis fascinée par cette quête, manichéenne de prime abord, et par la belle solidarité qui anime la compagnie de l'Anneau. Après tout, ne s'agit-il pas d'éradiquer le Mal ? De neutraliser à tout jamais le grand méchant Sauron qui me-

nace d'assujettir l'univers entier ? Je ne pousserai pas le cynisme jusqu'à dire que Jackson n'aurait pu choisir meilleur moment, soit après le 11 septembre 2001, pour projeter un tel opus sur les écrans de la planète. Pourrait-on imaginer Sauron dans une caverne en Afghanistan ? Et Saruman quelque part en Allemagne, en train d'assurer le relais ? Ça suffit, je crois. La vue de George Bush, incarnant Elrond au Conseil des elfes me paraît pire qu'une nuit, seule, dans les antichambres de la Moria.

L'intrigue

On aura compris que ce sont mes hésitations à résumer le film qui me plongent dans de telles tergiversations. Essayons tout de même : par un complexe concours de circonstances, Frodo (Elijah Wood) se voit confier un anneau de métal précieux par son oncle Bilbo (Ian Holm). Or, comme le jeune hobbit l'apprend bientôt par le magicien Gandalf (Ian McKellen), cette bague n'est autre que l'Anneau forgé en des temps immémoriaux par le maléfique Sauron, seigneur de la lointaine contrée de Mordor, où orcs, nazgûls et autres créatu-

res immondes évoluent sous l'Œil unique et effrayant de leur maître. Manque de pot, me direz-vous ? C'est le moins qu'on puisse dire, car Frodo doit rapidement quitter sa chère comté pour Rivendell et, éventuellement, Mordor. L'Anneau, qui a la propriété de rendre invisible celui qui le porte et, plus tard, de le soumettre au pouvoir de Sauron, doit être jeté dans le mont Destin afin d'être à tout jamais détruit. Ainsi Frodo s'entoure de trois amis hobbits (Sam – Sean Astin ; Merry – Dominic Monaghan ; Pippin – Billy Boyd) puis, au



hasard de sa route (le hasard fait bien les choses), il rencontre Aragorn (Viggo Mortensen) de même qu'Arwen (Liv Tyler). Tous deux lui permettent de rallier Rivendell, à peu près indemne. Là, l'elfe Elrond (Hugo Weaving) préside un grand Conseil au cours duquel il est confirmé qu'il faut détruire l'Anneau. Se joignent alors à Frodo et à ses copains l'elfe Legolas (Orlando Bloom), le nain Gimli (John Rhys-Davies) et Boromir (Sean Bean). Plus loin, Frodo fera également la rencontre de Galadriel (Cate Blanchett) qui lui révèle que c'est son innocence même qui l'a désigné comme porteur de l'Anneau unique (manque de pot, bis). Entre temps, le vil Saruman (Christopher Lee en personne !), qui s'est soumis à Sauron, tient Galdalf captif (du moins, un temps). Dans le but de préparer la guerre, il a ouvert une manufacture d'orcs, sortes de soldats difformes, tirés des profondeurs chtoniennes. Au moment où s'achève le premier volet de cette trilogie à saveur mythique et médié-

vale, la confrérie de l'Anneau s'est dissoute, Boromir ayant tenté de s'emparer de l'Unique. Frodo et Sam se sont embarqués seuls pour Mordor. Il faut attendre à l'an prochain pour que les choses se gâtent encore davantage et, ma foi, l'année sera longue. Qu'on ne se méprenne pas sur le ton ironique de ce résumé. L'ironie vient de l'adulte qui s'insurge contre le simplisme d'un tel récit. La jeune enfant en moi (enfin, pas si jeune que ça), elle, s'émerveille devant le récit intemporel de l'humanité aux prises avec ses propres faiblesses.

Le sexisme et la violence

Plusieurs se sont étonnés du peu d'importance accordée aux personnages féminins dans le film de Jackson, ces derniers étant trop éthérés, comme la blanche Galadriel, ou relégués, comme Arwen, au rang de prix obtenu au terme de la quête. Et alors ? Je trouve plutôt flatteur qu'on n'associe pas d'emblée les femmes à la violence. Et puis, il faut bien que quelqu'un tienne le phare.

Toutefois, et pour peu qu'on s'y attarde, on remarque que l'Œil de Sauron, dans le film, ressemble à une vulve, ce qui semble réifier de vieux mythes misogynes, où l'organe féminin, sombre et corrompue, ne peut que perdre l'humanité. J'entends chahuter au fond de la salle ; je pourrais pourtant trouver nombre d'exemples similaires dans la cinématographie américaine. Aussi, comme disent nos voisins du Sud, *I rest my case*.

En outre, les échanges rudes (pour employer un bel euphémisme) dont l'œuvre filmique est émaillée en ont indigné d'autres. Soit. Mais il s'agit essentiellement d'une histoire de guerre et, que je sache, la guerre n'a rien de tendre. Ensuite, *Le Seigneur des anneaux*, à l'instar de nombreux

films sur la guerre, se garde bien de faire l'apologie du meurtre et de la trahison. On est toutefois en droit de s'étonner devant le fait qu'on n'ait pas interdit le film aux jeunes enfants. *Le Seigneur des anneaux* n'est pas un film pour eux ; la vue d'une tête sanguinolente, captée en plein vol, n'a rien de rassurant, même pour un adulte pourtant habitué au *Téléjournal*.

Ceci me ramène à l'actualité du *Seigneur des anneaux* et au retentissement qu'il risque de connaître en Amérique, après le passage des armées d'Oussama. « Plus rien ne sera jamais pareil » a-t-on entendu dire *ad nauseam*. C'est sans doute ce que Frodo se dit quand l'Anneau atterrit dans sa paume moite, de sorte qu'on se sent obligé de l'accompagner, à défaut d'être prêt. Il le faut, parce que, si on ne le fait pas, l'ennemi va venir nous cueillir jusque chez nous, jusque dans la comté des Hobbits, jusque dans le Midwest américain.

L'adaptation

Certes, il y a ceux et celles qui n'ont pas retrouvé la poésie du livre (qui a lu *Le Seigneur des anneaux* sans sauter par-dessus les chansons ?), ceux qui auraient aimé voir Tom Bombadil, ceux qui avaient imaginé la Moria et le Balrog autrement, celles qui croyaient Aragorn imberbe. J'ai lu la trilogie de Tolkien quatre fois (en français, en anglais et dans la langue originale orc) ; j'ai adoré le rythme du phrasé, la puissance des métaphores et la beauté des paysages qu'on construit pour soi, dans sa tête. Mais je suis de ceux et de celles qui ne croient pas à la fidélité... en adaptation. De multiples illustrateurs se sont mesurés à la cosmogonie tolkienienne. Pas un ne l'a représentée de la même manière. Jackson offre donc sa vision, une vision hallucinée certes, mais une vision personnelle tout de même.

Évidemment, un film d'une telle ampleur, aux moyens si délirants, ne peut susciter la même émotion esthétique que le livre patiemment tissé de Tolkien. Remarque, j'ai connu des gens qui se sont ennuyés à mourir et qui n'ont jamais complété la lecture de la trilogie. Ces derniers, en voyant le film, se sont dits qu'ils avaient peut-être manqué quelque chose. À ce sujet, il faut d'ailleurs souligner la qualité impressionnante des trucages et de l'animation par ordinateur dont l'équipe de tournage s'est montrée capable. Les portes géantes du royaume de Gondor sont à couper le souffle, de même que les corridors

sombres de la Moria. Plusieurs scènes ont été tournées en Nouvelle-Zélande, et ces lieux à la fois grandioses et insolites conviennent tout à fait à une représentation mythique des premiers âges de l'humanité.

En ce qui concerne l'interprétation, comme il s'agit d'un récit épique et non d'un drame psychologique, on ne peut s'attendre à des performances d'acteurs hors du commun. Toutefois, chacun s'acquitte honorablement de son rôle, le devant de la scène n'étant occupé par personne, sinon le jeune Elijah Wood, dont la vulnérabilité demeure émouvante. On aurait pu verser ici dans la caricature. Heureusement, plus souvent qu'autrement, on évite cet écueil. Et puis, si certains ne sont pas touchés par la mort de Boromir, c'est que ce sont eux, les vrais guerriers.

Je me souviens avoir été amèrement déçue par le dessin animé de Ralph Bakshi. Je ne l'ai pas été par le long métrage de Jackson. Bien sûr, on exagère parfois (quand Galadriel vire au bleu, par exemple). Mais, pour le reste, *Le Seigneur des anneaux* s'avère fascinant et constitue une adaptation dont Tolkien serait fier. Et puis, Legolas, franchement, je ne l'avais pas imaginé aussi beau.

La conclusion

Hier, enfin, je passais devant un *Burger King* qui affichait « Tolkien est arrivé chez nous », comme quoi l'Amérique n'est pas encore parvenue au bout de ses paradoxes.



* Professeure au Département des lettres et communication de l'Université de Sherbrooke.

